

apparut dès lors sous son véritable aspect, c'est-à-dire avec l'idée du devoir pour guide.

La tutelle du jeune Reynaud fut confiée à son oncle maternel, M. Philibert Grésard, qui l'appela auprès de lui dans le Jura, où il vivait en bourgeois campagnard.

C'était un singulier personnage, cet oncle Philibert. Célibataire endurci, qui avait toujours sur le cœur des échecs successifs essayés jadis à la porte de l'École militaire, il avait planté là toutes les positions qu'on lui avait offertes et s'était retiré fort jeune dans la petite terre patrimoniale de la Touvette, qu'il avait agrandie en y plaçant sa modeste fortune. La maisonnette, juchée sur un mamelon boisé qui dominait la plaine, était devenue pimpante sous sa main et affectait un air de castel. M. Grésard avait passé là toute sa vie dans un isolement presque absolu, s'adonnant avec ardeur à l'accroissement de son vignoble, à la chasse et surtout à l'exercice du cheval, qu'il aimait passionnément. On le voyait chaque jour et par tous les temps, vêtu le plus souvent d'un pantalon chamois et d'un veston de velours noir, caracolier sur la grande route escorté d'un domestique : quelle bonne fortune c'était pour lui de saluer les rares équipages qu'il rencontrait ! Entraîné par son étoile, il avait surmonté sa terreur naturelle des charges publiques, au point d'organiser dans sa commune une compagnie de pompiers dont il était l'heureux capitaine et, en 1848, il avait doublé ce commandement de celui de la garde nationale : faible dédommagement de ses déboires de jeunesse. . . Aussi, dans tout le pays, l'appelait-on le *capitaine* et les jeunes le prenaient-ils pour un retraité légendaire dont il ne laissait pas d'avoir la mine.

A son arrivée à la Touvette, Gabriel fut l'objet des bontés et des prévenances de son oncle. Malgré sa brus-